

David GRAEBER & David WENGROW
AU COMMENCEMENT ETAIT...
UNE NOUVELLE HISTOIRE DE L'HUMANITÉ
Traduit de l'anglais par Élise Roy
Les Liens qui Libèrent, Paris, 2021.

J'attendais l'été, et les vacances, pour m'attaquer à ce pavé de plus de 700 pages. Après la lecture de *Dette, 5000 ans d'histoire*¹ je m'étais découragé d'en faire un résumé, tellement je trouvais l'ouvrage dense. Je m'étais contenté de parler d'un autre ouvrage de David Graeber, plus bref, *Pour une anthropologie anarchiste*² que ce « *Au commencement...* » prolonge, précise et approfondit.

Il n'y a pas de « sens de l'Histoire »

Notre anthropologue a cette fois co-réfléchi et co-écrit pendant plus de dix ans avec un comparse archéologue, David Wengrow.

Nos deux amis tentent de renverser nos idées toutes faites, la doxa concernant le schéma d'une évolution inévitable des tribus de chasseurs-cueilleurs préhistoriques aux États structurés nécessairement hiérarchiques, militarisés et autoritaires, conséquences inéluctables de l'agriculture, de la sédentarité, et de l'urbanisation. Ils s'opposent à cette vision linéaire d'un « progrès » inéluctable en insistant sur ce phénomène difficilement évitable, celui de la relecture du passé à la lumière du présent : ce dernier nous est connu, et, même si nous ne savons absolument pas de quoi demain sera fait (les multiples prédictions erronées le démontrent facilement), cela ne nous empêche pas de faire comme si l'évolution de nos sociétés était prédictible, c'est-à-dire (pré)déterminée. Cette relecture du passé en ne conservant que les informations justifiant le présent appauvrit notre compréhension de l'histoire et fait disparaître toutes les tentatives qui ne se sont pas imposées. Au fond, le récit après-coup est toujours celle des dominants, respectant ainsi l'adage « malheur aux vaincus » ! Ce sont ces autres possibilités, qui ont été même bien plus que des possibilités, c'est-à-dire des réalisations collectives parfois longuement expérimentées, que nos auteurs exhument à la fois par des preuves positives (les traces de leur existence) et négatives (l'absence de traces prouvant leur non-existence). Ils accumulent des éléments sur des durées immenses et dans des espaces élargis au monde entier ce qui m'a plutôt laissé impressionné, mais aussi plus perdu que convaincu. Les soixante-dix pages de références bibliographiques, si elles sont gage de sérieux, sont un peu écrasantes pour le lecteur que je suis !

Les humains sont humains depuis qu'ils existent

La puissance de la métaphore du développement, l'affirmation que la phylogénèse reparcourt l'ontogénèse (c'est-à-dire que l'individu se développe en récapitulant en quelques mois les siècles d'évolution qui ont abouti à homo sapiens), font que nous imaginons volontiers nos ancêtres comme de grands enfants, plus proches des primates que de nous. La pensée rationnelle ne serait qu'une acquisition récente, et pourquoi hésiter, l'invention du monde occidental. Autrefois régnaient les mythes et les superstitions, toutes choses qui gouvernent encore les peuplades primitives que la supériorité occidentale n'a pas encore atteintes ! Ici, ce qui est souligné, c'est l'idée que l'homme, même préhistorique, est (déjà) un être social complexe, doué de raison, d'imagination, d'affectivité, de créativité, de sens esthétique, de spiritualité. Et que nos ancêtres ont su être inventifs, que ce soit pour survivre ou pour réaliser des modalités de structuration sociale multiples. Il ne faudrait pas prendre les chasseurs-cueilleurs pour des imbéciles !

¹ D. Graeber, *Dette, 5000 ans d'histoire*, LLL, Paris, 2013

² D. Graeber, *Pour une anthropologie anarchiste*, LLL, Paris, 2013, cf. lecture n°26, de janvier 2017

Êtes-vous pour Rousseau ou pour Hobbes ?

Nous vivons encore, et pour lire le passé et pour s'engager au présent, sur l'opposition entre deux conceptions des rapports de l'homme et de la société. Soit vous êtes rousseauiste, c'est-à-dire que vous pensez que l'homme est naturellement bon et que la société le corrompt, soit vous êtes hobbesien et vous êtes convaincu que l'homme est mauvais et que la société est là pour l'empêcher de nuire. C'est l'un *ou* l'autre. Dans tout idéal révolutionnaire, l'avenir radieux consiste à retrouver demain le paradis perdu de l'homme naturellement bon. L'homme nouveau n'est alors que la réincarnation de l'homme sauvage des origines, presque exactement comme le paradis perdu depuis le péché originel sera retrouvé après la mort. Mais là, la promesse n'est pas pour après la vie, mais dans la vie même, demain peut-être ou pour un après-demain repoussé aux calendes... Nos auteurs refusent de choisir entre ces deux mythes. Ils pensent que chacun de nous, depuis la plus ancienne préhistoire, est à la fois, en même temps, bon et mauvais, capable du pire comme du meilleur. Et, face à cette complexité de base, le mariage sans divorce possible entre le bien et le mal, ils collectent les faits qui montrent comment, depuis les origines, les humains ont inventé des mondes à vivre, co-élaborés.

Une liberté concrète toujours à construire

Contrairement à nous qui invoquons LA liberté comme valeur absolue, elle n'est pas, pour certains, un principe abstrait mais un ensemble de libertés concrètes mises en actes. Elles peuvent être formalisées comme :

- la liberté de ne pas obéir à un ordre
- la liberté de partir ailleurs si on le souhaite
- la liberté de créer ou de transformer ses relations sociales.

Si on se fonde sur ces critères constatables, il n'est pas certain que nos démocraties « libérales » nous accordent tant de libertés que ça !

Leur exercice présuppose des êtres responsables de leurs choix et capables de décider ensemble de règles communes acceptées. Et il semble que cette orientation n'ait pas été l'apanage que de petits groupes, mais qu'elle ait été appliquée sur de vastes territoires et par des populations variées quant à leurs autres habitudes culturelles.

Des formes de domination à éviter

La violence, l'information (le savoir), et le charisme individuel représentent trois voies pour instaurer la domination de certains sur d'autres. La structuration d'un État qui légitime alors l'inégalité est rendue possible par des institutions qui s'appuient plus ou moins sur une ou plusieurs de ces trois logiques de domination : la police/l'armée (le « sabre ») qui détient alors le monopole de la violence « légale », le contrôle des opinions et des croyances (le « goupillon ») rendant ainsi impossible la discussion communautaire, et/ou le charisme concurrentiel des chefs qui s'approprient par la délégation (de Dieu, de la Raison ou du Peuple) le droit de dominer, d'ordonner, de contraindre. Des communautés soucieuses de la liberté ont toujours mis en place des contre-feu à ces institutions qui, une fois structurées, s'autojustifient pour se maintenir, jusqu'à un effondrement dû à leurs excès mêmes, et leur remplacement par... la même chose aux mains des ex-dominés. « Pas de liberté pour les ennemis de la liberté ! » clamaient les ultra-révolutionnaires de 89, devenant ainsi eux-mêmes ce qu'ils dénonçaient...

La lumière ne venait pas de l'Occident

La découverte des Amériques puis leur colonisation se sont accompagnées d'une mission « civilisatrice » de conversion au monothéisme catholique sous ses diverses formes concurrentes. Mais pour convertir ces populations « sauvages », il fallait à la fois pouvoir s'adresser à elles dans leurs langues et les convaincre de la supériorité, non

seulement des fusils, mais de la foi européenne. D'où ce que m'a fait découvrir ce livre, une multitude de dictionnaires, d'études et de récits qu'on ne disait pas encore anthropologiques ou ethnographiques. D'où aussi des dialogues avec les « intellectuels » de ces contrées à convertir. Ainsi 71 volumes des « Relations de jésuites » ont été publiés et largement diffusés aux XVII et XVIII^e siècles, informant les pays colonisateurs des mœurs de leurs victimes. Ils sont à la base de ces romans bien connus qui regardent nos us et coutumes à travers des yeux supposés étrangers. Les contradictions entre nos discours d'amour et de paix et nos actes belliqueux et cruels sont alors soulignées ironiquement par nos « indiens ». Ainsi la philosophie dites des lumières serait-elle née pour répondre à ces critiques sur nos institutions violentes et inégalitaires et rétablir la supériorité européenne et la justification de la colonisation. Mais, comme les romains séduits par la culture grecque alors qu'ils avaient imposé leur suprématie par les armes, les idées de liberté, et à leur traîne celles d'égalité et de fraternité, ont travaillé en retour les pays conquérants.

Nos auteurs insistent sur un processus décrit par Gregory Bateson, celui qu'il a appelé « schismogénèse » ; c'est-à-dire la différenciation-séparation par opposition. Ces phénomènes correspondent aux besoins contradictoires de s'affirmer ET d'appartenir. Cette double dynamique se manifeste tant au niveau individuel qu'au niveau collectif : comment se définir comme groupe, comme communauté, et comment, dans cet ensemble se distinguer en tant que personne ? Les deux sont nécessaires. L'opposition est le moyen le plus simple de réaliser ce programme. Elle est mise en avant entre les groupes, alors qu'elle sera davantage exprimée par l'originalité, la créativité au bénéfice de tous à l'intérieur du groupe. D'où sans doute cette particularité qu'on retrouve partout à la surface du globe où chaque communauté se désigne elle-même comme « les humains » et les autres comme « non-humains », positionnement qui justifie et nourrit la conflictualité, transformant la différence en supériorité.

Une autre histoire du développement social

Ce qui nous est proposé là c'est une autre histoire que celle de l'inexorable nécessité d'un État dominateur issu du passage de petits groupes familiaux de chasseurs-cueilleurs « sauvages » à celui d'agriculteurs rationnels « civilisés » dont nous serions les dignes héritiers. Si nos auteurs soulignent l'importance des inventions techniques, ils me semblent en sous-estimer l'importance en retour sur nos propres modes de fonctionnement collectif. Par contre, ils insistent à juste titre sur le fait que les chasseurs-cueilleurs nomades ont évolué au cours des siècles, accumulant des connaissances sur les animaux qu'ils chassaient et sur les plantes qu'ils récoltaient. Ils ont certainement été capables de favoriser le développement de ce qu'ils appréciaient, et ont, pendant de très longues périodes, combiné chasse, pêche, cueillette et culture alluviale en fonction des saisons. De plus, nomades sur de grandes distances, ils ont nécessairement été en contact avec des groupes différents avec lesquels partager non seulement des occasions de conflits mais aussi de l'hospitalité, des connaissances et des coopérations. Des regroupements importants n'étaient probablement d'abord que temporaires, saisonniers et religieux. La sédentarisation n'a jamais empêché les déplacements, les échanges, et les départs lorsque les conditions de vie collective devenaient inacceptables.

Des questions qui demeurent

Ce que Graeber et Wengrow laissent de côté, c'est pourquoi, à la fin, c'est toujours la violence qui gagne. On peut, comme ils le font, prouver que d'autres modes d'organisation sociale, plus respectueux de la vie et de la diversité, ont existé et sont possibles ; on peut même les trouver souhaitables, plus dignes des êtres moraux que nous sommes supposés être. Ils oublient à mon avis l'importance prise par nos inventions techniques. Si l'être humain n'évolue que lentement, sur des milliers d'années, les moyens qu'il a su mettre au service de sa soif de pouvoir, de maîtrise et de sécurité ont eux été développés avec de lourdes conséquences rétroactives sur nos

mentalités mêmes. Les techniques de contrôles se sont multipliées, diffusées. Elles envahissent nos vies privées. Et il devient de plus en plus difficile de leur échapper. La servitude volontaire et la soumission aveugle deviennent hélas des choix prudents de survie individuelle au détriment de la vie collective et de la liberté individuelle.